

Lo chenideboque et lè z'ouyès

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 21

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199382>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

saire de l'empereur, son fils, François-Joseph trahit l'impression que lui avait faite la jeunesse en fleur de celle qu'on appelait « la rose de Bavière ». Toute la soirée, il avait dansé de préférence avec sa cousine Elisabeth. Entre deux valses, il feuilleta avec elle un album qui contenait des figures et des costumes nationaux des diverses contrées de l'empire. « Voilà mes sujets, dit-il, vous n'avez qu'un mot à dire et vous régnerez sur eux avec moi. » Elisabeth, en réponse, mit sa main dans celle du jeune empereur. Elle n'avait pas tout à fait dix-sept ans.

Le mariage eut lieu au printemps suivant. Il eut toute la splendeur des cérémonies qu'aimaient alors la cour et la capitale. Mais ce qui frappa bien plus l'Autriche que les fêtes éclatantes, ce fut l'arrivée de la jeune fiancée sur le sol autrichien, à Linz, où François-Joseph était allé l'attendre. Un matin ensoleillé, Elisabeth arriva par le beau Danube, sur un bateau, véritable parterre flottant. C'est ainsi qu'elle apparut parmi tant de fleurs, la plus belle, comme écrivait l'un des analystes lyriques de ces journées. A peine le vapeur eut-il accosté, que François-Joseph courut à bord, de ce pas élastique qui lui est particulier, et il embrassa, avec tout l'élan d'un Roméo, sa fiancée sur les deux joues. C'était charmant. On en parla longtemps dans toutes les mansardes et toutes les chaumières.

Eh bien, quoi! Les rois et les reines, les empereurs, même, n'ont-ils donc pas, comme les autres amoureux, le droit de s'embrasser à la *pinçette*, et par devant le monde, encore?

A propos du mois de mai.

Un pronostiqueur facétieux, mis sans doute de belle humeur par la température désagréable et les retours de froid de ces jours derniers, écrit ce qui suit :

Le mois de mai a ceci de particulier, qu'il revient tous les ans à la même époque, ce qui n'empêche pas les gens bien intentionnés de fredonner à tout propos : « Joli mois de mai, quand reviendras-tu?... »

La véritable caractéristique du mois de mai, c'est la fête qui consacre son premier jour; les ouvriers du monde entier célèbrent le travail, *en chômant*. Le soir, ils se réunissent dans des salles où ils échangent force appels à la violence, en l'honneur de la solidarité et de la fraternité humaines.

Le mois de mai correspond à la constellation des Gémeaux, autrement dit des Jumeaux.

Les personnes nées sous cette influence ont généralement de mauvais yeux, ce qui les oblige à l'emploi des lunettes; elles n'aiment pas la solitude et ne vont que deux par deux. Tout ce qui les concerne est doublé; elles ont deux yeux, deux oreilles, deux mains, deux pieds et celles qui mangent beaucoup ont souvent deux mentons; elles sont sujettes aux phénomènes de la double vue et voient double lorsqu'elles ont bu. Si elles se font arracher une dent, le dentiste, par mégarde, leur en arrache une autre à côté, comme ça le principe est sauvé.

Fêtes principales : *Ascension*, fête des alpinistes et des aéronautes. *Quatre-temps*, journée où l'on gèle le matin, où l'on a frais vers midi, où l'on cuit vers trois heures et où l'on regèle à minuit. *Trinité*, église fribourgeoise, célèbre par la disparition de M. de Malborough « qui n'y revient pas. » *St-Dagobert*, le patron des gens qui voient à l'envers. *St-Boniface*, le patron de ceux auxquels il est très facile de faire prendre des blanchisseuses pour des gendarmes. La *St-Pascal*, la fête des pêcheurs de grenouilles et des marchands de peau de mouton, en souvenir de celle de l'agneau pascal que nos ancêtres firent tanner long-

temps après la Pâques. La *Ste-Blanche*, toutes les jeunes filles ou demoiselles de ce nom, remarquez-le, ont le visage couleur cuivre et les mains et le reste idem, cela s'entend.

Naïveté!

Le pasteur de ... — le nom je dois le taire —
Il y a longtemps de cela,
Rencontre, un jour, Jean-Pierre :
« Eh! bien, vous voilà donc papa ?
— Vou! monsieur le ministre. — Est-ce une fille
Mignonnette et gentille ?
— Non! — Alors, c'est un garçon... Félicité...
— Qui vous l'a dit ?
E.-C. THOU.

Le patois.

« Pourquoi parler encor le patois, braves gens ?
Il faut marcher avec le temps ;
Laissez cet idiome en pleine décadence
Et parlez le français de France ! »
Tels étaient les discours d'un petit professeur
A quelques vieux Vaudois. L'un d'eux, d'un air rail-
leur :
« Mes chevaux et mes bœufs, en labourant la terre,
N'entendent point, monsieur, la langue de Voltaire,
Et quand je dois gronder — je gronde quelquefois —
Il me faut mon patois !
E.-C. THOU.

Réponses à la « question intéressante »

de notre numéro du 3 mai.



de notre héros vaudois, tel que l'a peint Gleyre, la part de la réalité et celle de la fiction.

Tout d'abord, nous voyons, dans une très intéressante brochure de M. Arthur Levinson, docteur en philosophie de l'Université de Vienne, et intitulée : « Le Major Davel, sa vie et sa mort », la note que voici (page 118). Nous résumons :

« Aucun portrait de Davel ne s'est conservé jusqu'à nos jours. Gleyre a dû se procurer son modèle parmi les habitants du pays. On ignore au juste qui le peintre a fait poser pour son tableau. D'après un renseignement de M. le président Benjamin Dumur, Gleyre se serait fait présenter aux descendants en ligne collatérale du major, à Cully, et aurait choisi comme modèle un de ces descendants qui alors remplissait les fonctions de procureur juré dans le district de Lavaux. M. le docteur Marcel suppose, au contraire, que le Davel de Gleyre ne serait autre que l'éloquent historiographe du héros national vaudois, c'est-à-dire Juste Olivier lui-même. Cette dernière hypothèse paraît moins fondée, car les traits du poète Olivier, au dire des personnes qui l'ont connu, n'offraient qu'une ressemblance très lointaine avec ceux du martyr de la liberté vaudoise, tel que Gleyre l'a peint. »

Donc, au dire de M. Levinson, il n'existerait, de nos jours, aucun portrait authentique de Davel, et le tableau de Gleyre ne reproduirait que les traits d'un des descendants du major.

M^{me} E. Cornaz-Vulliet n'est pas de son avis. Voici ce qu'elle écrivait au *Novelliste*, en 1895, à l'occasion de l'exposition, à la Grenette, des projets du monument national à élever sur la place du Château, à la mémoire de notre héros :

« Gleyre a eu, pour peindre son grand tableau, un médaillon reproduisant les traits de Davel lorsqu'il était au service néerlandais (1689-1706). Ce médaillon faisait partie d'un bracelet appartenant aux *de Langin*, qui ont possédé, pendant plusieurs siècles, l'ancienne campagne des Toises, à Lausanne.

« L'hoirie Langin avait mis le médaillon à la disposition de Gleyre... Ce médaillon n'a pas été retrouvé après la mort assez subite de M^{lle} Marie Langin, survenue en janvier 1891, et cette disparition faisait dire à M. A. C., l'un des héritiers : « Le bracelet accompagné du médaillon représentant Davel est donc resté chez Gleyre puisqu'il ne se retrouve pas. »

Maintenant, comment le médaillon en question se trouvait-il en possession de la famille *de Langin*? M. le colonel Lecomte, dans sa biographie du major, rappelle que la mère de Davel était une demoiselle de Langin. Elle avait épousé en premières noces M. Pierre Secretan, puis, en secondes noces, le pasteur Davel. C'est de ce second mariage que naquit, à Morrens, en 1670, celui qui devait, plus tard, mourir pour la cause de notre liberté.

Nous avons dit plus haut que, de l'avis du docteur Marcel, la physionomie de Davel, dans le tableau du musée, n'était autre que celle de Juste Olivier.

Voici, à ce propos, quelques extraits intéressants d'une lettre adressée, le 10 courant, à M. G.-A. Bridel, par M^{me} Bertrand, de Nyon, fille de notre poète national :

« Il me souvient d'avoir souvent entendu dire par mon père qu'il avait posé pour le Davel et j'ai toujours compris que c'était pour la figure principale. Je ne puis dire qu'il y ait cependant une ressemblance qui permette d'affirmer que c'est un portrait. Gleyre ne copiait jamais absolument, mais se servait de ses modèles pour emprunter soit un trait de figure, soit une attitude, soit une main, etc. C'était sa manière de travailler.

« Donc je ne crois pas qu'il faille voir en Davel le portrait de Juste Olivier, bien qu'on puisse y trouver une ressemblance générale d'attitude et d'expression. La légende qui fait poser Olivier pour le Davel a un fond d'exactitude, comme vous le voyez.

« On m'a dit une fois que mon père avait posé non pour le personnage de Davel, mais pour un des soldats. Je ne crois pas que ce soit vrai, mais je ne puis cependant l'assurer, mes souvenirs n'étant pas assez précis. »

Voilà certes des détails bien intéressants, mais rien encore de précis. Personne, par exemple, ne dit mot du portrait découvert, à Cully, par M. F. Nessler, et dont nous avons parlé dans notre numéro du 3 courant.

La discussion continue.

Lo chenidreboque et lè z'ouyès.

Vaitès z'ein iena qu'est 'na tota vretablia et, se vo ne la craidès pas, allà pi la demandà à l'ami X, on boutsi dè pè Lozena que fà adè bon pâi à sè pratiques, mà que n'a pas coutema dè derè dâi dzanliès.

Cein sè passavé dévânt lè tsemin dè fai et, dein cé teimps, quand on allavè su Berna ein passeint pè lo Tsalé-à-Gobet, Montpreveyres, Bressonnaz et la ligna, on ne vévai su la route què poustiyrets et tserrottons avoué dâi tombérés, dâi tserrets et dâi guimbardes dè totès lè sortes que trafiquâvont amont et avau. Lè carbatiers dè pè Payerna et pè la Brouya allâvnt prâo soveint assebin queri lâo vin avoué dâi tsai dè dou à trai fustes tantquie pè Lavaux et la Cousta, coumeint font adè ora.

On dzo, c'étâi pè vai lo mai dè mar, ion dè cliiâo carbatiers s'ein revegnâ lo contr'amont avoué son tsai tserdzi, quand arrivâ tot proutso dè Ste-Catrine dâi bou, entre lo Tsalé et Montpreveyres, vouaïque on assi que sè trossé à 'na rua derrai, lo tserret sè clienné et vo devenâ lo resto : lè trai fustes rebattont su lo tsemin, lè

dàovès s'èpècliont et tot lo vin càolè ein faseint on pecheint rio tant quie dein lo terreau. Ma fai, noutron pourro pintier n'étai pas à noce et s'ein est vu quie dè 'na tota ruda. Kà l'étai 'na perda, comptà-vai: houitanta s'étai dè foltus! Assebin l'est ein sè lameinteint que revint tant qu'ao tsalè queri cauquon po l'aidhi à lo dè-seinreimblià dè perque, pu s'ein retorna tot capot et tot grindzo contre Payerna ein sondezeit à la bramâte que l'allàve reçaidrè onco dè sa fenna.

Ce pourro vin dè Grandvaux govavè don du 'na vouarba dein cé terreau, quand vouaiquie 'na tropa d'ouyès sauvàdzo, qu'aviont nità perque tandi l'hivai, que sè rabat su lo terreau et que sè mettont à fifà dedein. Paret que trovànt destra bon cé Grandvaux, kà ne demàravont pas et ma fai à foocè dè baire, cliào bitès ein aviont toès 'na bombardàte d'ao tonaire qu'à la fin l'étiot tot'étàisès à bo d'ao terreau que fasiot d'ao veindzances d'ao diabblio po prevolà et sè remetrè su pi; mà, pas mèche! lo vin fasà bo et bin se n'èfet, tot coumeint su on soulon.

Onna vouarba ein après, passè su lo tsemin on petit cosandai, que vegnai dè pè Tàgretchi, dein lo canton dè Berna, et qu'allàve avoué son baluchon queri dè l'ovràdzo pè Lozena. Adon, quand vè cliào z'ouyès, noutron passe-carreau ne fe ni ion, ni dou, cambè la regola, accrotsè 'na demi-dozanna dè cliào bitès que le liettè pè lè grapiès avoué on bocon dè fiçalla et lè sè passè ein bandoulière, coumeint on bissat, pu sè reinmodè contre Lozena ein subillant clià que sè dit: Bleibe bei mir, und geh nicht fort. que l'est don la nima que clià d'ao z'amoairào, vo sèdès: « Ne l'en vas pas, reste avec moi, » èqueceptra.

Bréfe, noutron petit chenidreboque ètai tot conteint et sè peinsavè: Ein vouaiquie à meim on pais, lo canton dè Vaud: n'ia pas fauta d'allà teri lè senaillès quand on a fan, coumeint pè Boumplitse et Tàgretchi; on tràovè à dinà pè lè tsemin et d'ao z'ouyès onco! Et sè relèisivè dza lè pottès ein sondezeit que po la nè l'allàvè fèrè on fin fricot avoué ièna dè cliào zouyès, kà cein est rudo bon, quand on lè bourrè bin adrai avoué d'ao tsatagnè qu'on lào met coaire dedein po rempliàcè la bous-tifaillè.

Tot ein camineint, noutron petit cosandai arrivè ein Vennes et po sè récllià on bocon, sè chitè su 'na borna, trè on crotson dè pan dè sa fatta et sè met à lo medzi: « Cette soir, Hans! se sè peinsavè, ein sè froiteint lo pétro, toi te l'afoir pas le pain toute seule! Mais folaille a fèque! Tertufle! » Ma vouaiquie la pe galèza: lè zouyès à foocè d'èrè trelaudaies pè lo tsemin et d'èrè trimbàliès dinse, aviont tiuvà lào vin et s'ètiot dèssoulàyes à tsavon; assebin, tandi que noutron coo ruminavè su sa borna, vouaiquie que sacàosont lè zalès et brrou! brrou! le prevolont totes ein on iadzo lo contr'amont, soleveint avoué leu lo petit chenidre tanquie dein lè niolès et le s'einsavont avoué d'ao côté dè Gumine.

Duce, on n'a jamè rein oiù redevezà, ni d'ao zouyès, ni d'ao petit passe carreau, mà à cein que paret, cé petit cosandai dè Tàgretchi fe lo premi et lo derrai Bernois que s'ài venu dein lo canton dè Vaud et que s'ài returnà medzi dè la campouta, dein son pays — hormi lè baillis, mà por cein l'a faillo lo coup dè remesse dè nonantè-houit.

A la Grenette.

Derniers échos.

Un de nos correspondants veut bien nous communiquer ses impressions sur l'Exposition de peinture, installée actuellement à la Grenette et qui demain fermera ses portes. On sait combien est discutée cette exposition; elle

a des admirateurs et des détracteurs, aussi chauds les uns que les autres. Peut-être ont-ils tous le même tort: ils sont trop exclusifs dans leurs jugements et ne comprennent qu'une opinion, la leur.

Cela dit, laissons à notre correspondant la parole, ainsi que la responsabilité de ses appréciations.

« L'impression qu'on emporte de l'Exposition de la Grenette est celle d'un effort vers un art moins conventionnel, partant plus sincère. Si le tâtonnement ou la monotonie dans la manière de voir s'y rencontre quelquefois, combien nous préférons cette recherche de l'impression grande et simple, débarrassée des formules surannées, à la virtuosité, qui ne s'adresse trop souvent qu'aux sentiments superficiels. »

« Nous sommes heureux de trouver dans cette exposition des peintres comme *Bertha*, remarquable par sa peinture d'un grand caractère et sa hardiesse dans l'opposition des valeurs. *Vautier* nous donne une très belle figure, de grand style et d'un beau modèle. *Auberjonois* expose une série d'intéressantes études, intenses de vibration. Les deux paysages hivernaux de *Boss* sont remarquables par leur personnalité et leur délicatesse d'observation. »

« *Hermenjat* s'affirme avec une série de toiles où il nous montre un vrai tempérament de peintre de la montagne. Une étude de pâturage (n° 35) d'une belle simplicité, nous intéresse particulièrement. Les études qu'expose *Morax* ont la qualité de produire leur effet avec une grande simplicité de moyens et celle d'être très diverses d'impressions. *Laverrière* nous donne deux études très personnelles, au crayon et pastel, dont une de « Notre-Dame de Paris », faite dans un beau sentiment. *Mad. Stilling* expose un portrait — ils sont rares — très lumineux et peint avec beaucoup d'esprit. Les tableaux de *Virchaux* charment par leur atmosphère soutenue. Citons son « Coucher de soleil » aux chaudes colorations et son « Chemin dans les blés » d'une très agréable harmonie. »

« Un tableau d'allure décorative de *Muret* représente un paysan se détachant sur un fond de pâturages. *Turrian* envoie trois petites études, peintes avec beaucoup de sentiment. Nous remarquons aussi *Poetsche*, *Rehfoos*, *Hugonnet*, *Reymond*, *Morerod*. Les quatre vitraux de *Rouge*, fort bien dessinés. *Bischoff* envoie une série d'études, dont une, surtout, représentant le « Crépuscule aux champs » nous a plu par sa chaude coloration. »

« Dans les aquarelles, signalons celles de *Strongy*, d'un joli sentiment; son « matin à Bex » nous a plu particulièrement. Une autre, de *Vuillermet*, d'une vision très délicate. Une vue de Lausanne, de *Mlle Laurent*. Citons encore *Wanner* et *Fardel*. »

« En sculpture, *Lugeon* expose quatre figurines qui prendront place au portail de la Cathédrale. Elles sont bien traitées dans l'esprit du moyen-âge. *Girardet* expose un buste d'enfant. »

« L'architecture est pour la première fois représentée dans une de nos expositions de peinture. On remarque beaucoup, dans cette partie, un projet d'« Auberge au Col d'Anterne », de *Laverrière*. Ce projet, très pittoresque dans son ensemble, avec sa cheminée centrale, nous semble d'une architecture bien appropriée à nos montagnes. De *Monod* et *Laverrière*, projet d'« hôtel-de-ville, pour Val-orbe »; de *Tailens*, un projet d'« auberge-relai pour automobiles » d'un caractère vraiment artistique et original; peut-être ce projet pêche-t-il par un peu de recherche. »

« La gravure est représentée par *Frey*, bien suisse dans son art. »

« *Mmes Chamorel-Garnier* et *Chavannes* envoient des miniatures d'une interprétation délicate. Enfin, *M. Junod* expose quelques cachets d'un joli métier. » J.-F.

On est au galetas. — Devinez où j'ai lu, ce matin, ces quatre mots?

Eh bien, ils étaient tout bonnement écrits, au crayon bleu, sur un morceau de carton blanc. Et le carton blanc était posé — « abec-qué » comme on dirait chez nous — sur le bouton de la sonnette, à la porte d'un appartement.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je

le trouve délicieux, cet avertissement. La rédaction en est d'une simplicité charmante. Et puis, que c'est bien de chez nous: On est au galetas.

Ça se gâte. — Si le prophète de malheur, qui, du donjon du comte Pierre, lance sur le monde ses tristes prédictions, croit pouvoir impunément abuser de notre patience, il se trompe. Voilà que, de partout, arrivent des récriminations. C'est que vraiment son mois de mai dépasse les bornes. Si cela continue, nous n'aurons plus qu'à chanter:

Pour les marchands de combustibles,
Capré fit tout, et pour nous rien.

Ah! mais non, ça ne se passera pas comme ça. Déjà en France, on se fâche.

« Il existe quelque part, dit un de nos confrères parisiens, un M. Jules Capré qui prêche les moindres perturbations atmosphériques avec une précision qu'eussent enviée tous les « Mathieu » de la météorologie. M. Capré nous assure que le vilain temps que nous subissons actuellement va durer jusqu'à la fin du joli, joli mois de mai. Que le diable l'emporte! »

Un peu de soleil et bien vite, M. Capré, ou sinon.....



Cruelle énigme.

J'ai été refait. J'avais acheté
— c'était une occasion unique
— un Rembrandt authentique
représentant l'incendie de Vallorbes. Au
jour d'hui, un amateur très éclairé m'a
affirmé que ce tableau n'est pas de
l'époque....
Qui croire? F.

Fête des Narcisses. — Dès mercredi, le temps s'est remis; il le paraît, tout au moins. Ah! c'est que le soleil ne veut pas que ses vieux amis de Montreux s'habituent à se réjouir sans lui. Il les connaît bien, ces Montreusiens, que rien n'arrête, que rien ne peut défaire. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige ou même qu'il fasse beau, on s'amuse toujours, à Montreux. Allez-y donc, chers lecteurs, cet après-midi ou demain, applaudir au pimpant cortège du prince Narcisse; allez, et vous verrez si ce n'est pas là toute la vérité. Nous ne pouvons pas vous dire que les estrades seront chauffées, mais nous pouvons vous affirmer qu'on n'y ressentira pas le froid. Il paraît que, cette année, le cortège des voitures enguirlandées promet merveilles. — Demain, dimanche, concours d'automobiles.

OPÉRA. — Notre nouvelle divette, Mlle Debério, a conquis d'emblée son public dans la *Poupée*. Sans faire oublier Mariette Sully, elle déploie un très réel talent d'observation et a le mérite de ne pas imiter servilement la créatrice du rôle.

Mlle Debério manie habilement une voix agréable et possède un extérieur sympathique, ce qui ne gâte rien.

MM. Régis et Edwy ont fait une fois de plus admirer leur bel organe et M. George a été parfait selon son habitude.

La représentation d'hier, où a été donnée l'exquise opérette d'André Messager, *Féronique*, a confirmé l'excellente impression qu'avait produite sur nous Mlle Debério.

La saison touche à sa fin: aussi invitons-nous chaleureusement les personnes, amies du théâtre, qui n'ont pas encore entendu l'excellent ensemble qu'est, à tous égards, notre troupe d'opérette, à venir montrer, par leur présence, qu'elles savent apprécier, comme ils le méritent, les efforts du Comité de notre scène lausannoise.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie G. Houd-Howard.